

The background of the book cover is a misty, atmospheric photograph of a European city at dawn or dusk. In the foreground, a cobblestone street leads towards a bridge with ornate statues and glowing street lamps. In the background, the silhouettes of Gothic-style buildings with spires and domes are visible against a soft, hazy sky.

PIERRE
CARON

LETENDRE

et l'homme de rien

ROMAN

RECTO
VERSO

Si le roman policier n'était pas avant tout un roman,
il ne serait même pas « policier ».
En vérité, il n'existerait pas du tout.

Boileau-Narcejac

PREMIÈRE PARTIE

Jamais ils n'auraient cru en arriver là.

Au début, ils avaient été persuadés de ne courir aucun risque. C'est seulement devant la précipitation des derniers événements que les choses leur étaient apparues autrement, comme vues de l'extérieur. Un fait anodin, un événement qui aurait pu passer inaperçu n'eût été une circonstance particulière, voire fortuite, avait tout provoqué, et ils avaient compris que l'affaire risquait d'être exposée au grand jour et de prendre des proportions énormes qu'ils ne pourraient maîtriser. Et puisque le système judiciaire du pays y perdrait fort probablement de sa crédibilité, les conséquences seraient dévastatrices pour eux.

Ils devaient agir.

Les discussions avaient quand même duré le temps d'une valse d'arguments entre le plus jeune, prêt à baisser les bras et à voir venir, et les trois autres, qui l'avaient emporté. Le plus dur et le plus volontaire d'entre eux n'avait pas, lui, hésité une seconde. Il ne s'embarrassait jamais de considérations personnelles ou complexes. Il était, selon ses propres termes, un homme de terrain. En fait, c'était un personnage sans scrupule qui réagissait au quart de tour dans les situations susceptibles de déraiper.

On était en hiver, et la bise qui soufflait depuis le canal bordé d'arbres dénudés coupait la peau. Dans ce quartier des ministères, les rues étaient désertes. Pour rester au bureau après les

heures et pouvoir réunir ses acolytes dans la salle de conférences de son étage, le plus vieux avait prétexté des tâches à finir avant les fêtes ; il n'avait cependant pas prévu que pour la même raison, les employés de l'entretien envahiraient les lieux plus tôt qu'à l'accoutumée. C'est pourquoi ils avaient dû s'entretenir dans la petite cour aménagée pour le personnel.

— Mais comment allons-nous procéder ? Aucun de nous n'a jamais... Puis, nous ne connaissons rien à ce milieu-là.

Celui qui avait parlé était en nage malgré le froid. Bêtement, il était sorti en veston, une mauvaise habitude qu'il avait contractée depuis qu'on interdisait de fumer dans les édifices publics et qu'il devait aller dehors pour en griller une.

Leur chef avait exprimé à maintes reprises ses craintes qu'on les surprenne dans des locaux du ministère. La présence soudaine du personnel d'entretien venait de lui donner raison. Après avoir remonté le col de son manteau de mohair, il fit remarquer :

— Je vous avais pourtant prévenus que nous ne devons pas nous rencontrer ici... Ces gens ont dû nous prendre pour des comploteurs.

— Mais il n'y avait personne, ils étaient tous partis. Comment j'aurais pu savoir...

— Tu aurais dû. Au moins, faites semblant de fumer.

Et venant enfin à l'objection, il les rassura :

— Je m'occupe de tout, contentez-vous de jouer les carpes.

Après une pause, durant laquelle il les toisa à tour de rôle, il ajouta :

— Si un seul de vous s'ouvre la trappe, on y passe tous.

Son regard scruta leur réaction. Tous acquiescèrent.

Une voiture remonta la rue. Ils tirèrent sur leur cigarette, l'air anxieux.

— On n'a plus de temps à perdre maintenant qu'on vient de le retrouver.

Ils opinèrent de nouveau. Alors il conclut :

— Il ne sert à rien de traîner ici. Rentrez chez vous. C'est moi qui vous ferai signe en temps voulu.

Il était dix-huit heures trente, le vendredi 16 décembre 2005.

CHAPITRE 1

C'était un homme de rien.

Tellement qu'Adrien le distingua aussitôt parmi les clients du riche quartier d'Outremont qui envahissaient le supermarché de la rue Bernard, aussi pimpante à sa manière que l'avenue Laurier en cette semaine précédant Noël.

On était dimanche, le 18 décembre.

Des clients faisaient la queue devant les caisses, et si l'on sentait l'effervescence des fêtes dans le grouillement du magasin, on percevait de même que la fatigue commençait à irriter les employés. Le gérant ne quittait pas le plancher afin de s'assurer que le service ne se relâchait pas. Il n'empêche qu'il y avait de l'impatience dans l'air et que les caissières se tournaient de plus en plus souvent vers l'horloge, une réclame de bière populaire accrochée au-dessus des congélateurs, pour se donner du courage : plus qu'une demi-heure avant la fermeture.

L'inconnu – Adrien ne se souvenait pas d'avoir déjà vu cet homme, même s'il était emballeur au *Marché du Bon Goût* depuis trois ans et que la clientèle ne se renouvelait guère – était maigre, vraiment quelconque, avec une moustache sombre, striée de fils blancs. Il portait une veste trop mince pour l'hiver, un pantalon d'une couleur indéfinissable (qui avait dû être brun) et, par un étonnant contraste, des souliers vernis, usés certes, mais vernis.

Personne d'autre ne semblait l'avoir remarqué. Ou du moins avait-il laissé indifférents ceux qui l'avaient croisé.

Près du comptoir de service, il attendait derrière un client à qui la préposée, une jeune fille aux cheveux roux et au teint de lait, rendait la monnaie en lui remettant un exemplaire de *La Presse*. Son tour venu, il s'approcha en levant la main comme s'il demandait la parole ; mais le téléphone sonna et la préposée prit le combiné sous le comptoir en lui faisant signe de l'excuser.

L'homme affichait docilement une attitude d'attente.

Il devait avoir la quarantaine. Sa pâleur était telle qu'elle lui donnait l'air malade. À moins que ce fût la couleur habituelle de sa peau, mate et crayeuse, qui tranchait sur celle des autres clients tout simplement parce qu'il était d'un lieu lointain dont on ne voyait jamais, ou peu, de spécimens. Son expression semblait indifférente à l'agitation ambiante et il regardait devant lui, sans intérêt.

Enfin, Adrien vit Sonia (c'était sa petite amie depuis quelques mois et ils formaient un couple remarqué : elle si blanche et lui, d'une couleur café qui s'affichait sans réserve) se tourner vers l'homme qui lui tendit un bout de papier. Au lieu de le prendre, elle toisa le client :

— Qu'est-ce que c'est ?

Celui-ci posa la feuille sur le comptoir et, d'un doigt, la fit glisser vers elle. Avec un accent européen, il demanda en lui désignant le tableau d'affichage :

— Je voudrais, si c'est possible, l'épingler là, à l'entrée.

En dépit d'une sorte de retenue qui ressemblait davantage à de la courtoisie qu'à de la timidité, quelque chose de catégorique sourdait dans son regard. Au point où Sonia sourcilla, l'air inquiet, et se tourna vers Adrien qui s'avança aussitôt et

sourit à l'étranger en prenant le billet. Après l'avoir parcouru, il acquiesça de la tête et dit :

— Suivez-moi, monsieur...

Quand il lui remit son bout de papier, il remarqua à son tour l'expression quasi torturée, ou peut-être tout simplement triste, de l'individu.

— Vous pouvez la fixer vous-même au tableau... Si vous trouvez de la place.

— Merci.

En y réfléchissant, Adrien se dit que l'homme paraissait plus apeuré que triste.

Lorsqu'il reprit son poste pour emballer les denrées d'une femme bien en chair qui discutait ferme avec la caissière, toute menue devant cette personne qui parlait d'une voix encore plus grosse qu'elle-même, il glissa un sourire de connivence en direction de Sonia, visiblement aussi perplexe que lui.

Mais il haussa les épaules : il ne fallait pas s'en faire pour si peu, ce qui était tout à fait dans son caractère. Adrien considérait les choses de la vie avec un fatalisme serein et évitait ainsi les émotions qui auraient pu altérer son calme et sa bonne humeur. Rarement le voyait-on soucieux ou renfrogné.

Le fait que son emploi soit des plus modestes ne l'affectait d'aucune manière, car il pouvait ainsi poursuivre une carrière de *rappeur* avec trois musiciens de ses amis, carrière qui, si elle n'aurait pu assurer sa subsistance, lui faisait quand même de beaux week-ends alors qu'il se produisait dans différentes boîtes, le plus souvent en ville, mais parfois en province. Soliste du groupe The Body Parts – ce genre de musique se vend mieux avec un label anglais, expliquait-il –, il était apprécié pour sa voix chaude et rythmée et sa personnalité avenante.

Il pensait encore à l'homme moustachu – décidément, le personnage l'intriguait – lorsque, peu après dix-sept heures, il rangea dans son casier, au vestiaire des employés, l'espèce de tablier aux couleurs du *Bon Goût* qu'il devait passer tous les jours pour son travail. Après avoir récupéré son portable, il sortit avec Sonia, qu'il pria de l'attendre, avant de se planter devant le tableau d'affichage. Les yeux rivés sur le papier de l'étranger, il composa un numéro.

Paul Letendre eut vaguement conscience que le téléphone sonnait dans son bureau, au rez-de-chaussée.

Les yeux clos, étendu sur ses couvertures dans sa chambre à l'étage, il cherchait en vain le sommeil. Il rentrait de l'aéroport, de retour d'une quinzaine à Paris où il s'était rendu pour voir Louise, sa sœur, productrice à la télé, et rencontrer le distributeur de son ouvrage *Le Répertoire des livres de collection*, qu'on appelait communément le *Letendre*. Publié chaque année, cet argus recensait les éditions originales des œuvres littéraires majeures de langue française et en donnait la valeur marchande. Destiné aux collectionneurs, aux bibliothécaires, aux libraires spécialisés et aux amateurs, sa notoriété n'était plus à faire, non plus que la réputation de son auteur en matière d'éditions anciennes.

Si Letendre aimait séjourner à l'étranger, il détestait les allers et les retours. Les attentes interminables aux guichets des compagnies aériennes pour recevoir sa carte d'embarquement et enregistrer ses valises, les vérifications de passeport, la fouille des bagages à main, et quoi encore, lui rendaient ces déplacements de plus en plus désagréables. Maintes fois, il avait dû supporter la compagnie de personnes – sans éducation, impolies, voire vulgaires – qu'il aurait refusé, autrement, de côtoyer. Il en était venu à espacer ses voyages pour s'offrir, autant que possible, la première classe, ce qui réduisait un peu ces désagréments.

Couché sur le dos, il ne réfléchissait pas vraiment. C'était une succession d'idées qu'il laissait errer librement. Il ne tentait pas de résoudre un problème, seulement de dériver vers le sommeil.

Il était nu. En rentrant chez lui, rue des Ormes, à Outremont, en plein après-midi, il avait été pris de l'envie irréprouvable de s'étendre aussitôt comme on abandonne tout, d'un coup. Ayant entrepris ensuite de se déshabiller, l'idée de fouiller ses valises pour trouver son pyjama l'avait rebuté. Alors, il s'était étendu, tel quel.

Contre ses jambes, l'Être et le Néant ronronnaient, heureux sans doute du retour de leur maître. Ces bêtes vivaient recluses avec lui dans une indifférence qu'il partageait : il n'aimait pas particulièrement les chats. Il gardait ces deux-là parce qu'il ne voyait pas comment s'en débarrasser et surtout parce qu'ayant appartenu à sa femme, d'une certaine manière, ils participaient au souvenir de l'ambiance qui régnait dans la maison quand elle était là.

Est-ce que la sonnerie du téléphone s'était tue ?

Habituellement, il gardait un appareil sur la table de chevet. Quelques mois auparavant, il en avait changé pour un modèle équipé d'une fonction lui permettant de couper la sonnerie pour la nuit. Mais voilà, la petite merveille s'était révélée de piètre qualité et n'avait pas duré. Avant de partir pour Paris, il avait bien tenté de se faire rembourser, mais il avait seulement obtenu qu'on le remplace par un autre identique. Ce dernier attendait toujours dans sa boîte sur le parquet.

Il était conscient qu'il devait être autour de dix-sept heures trente et qu'il lui faudrait se lever, prendre une douche et manger un morceau avant de se recoucher pour la nuit, mais il lui en coûtait.

Il allait s'assoupir quand le téléphone sonna de nouveau. Il alluma, s'extirpa du lit, et constata aussitôt que les rideaux

n'étaient pas tirés et qu'il s'offrait à quiconque qui, de l'extérieur, aurait regardé vers ses fenêtres. L'idée de tout simplement éteindre ne lui traversant pas l'esprit, il rampa à quatre pattes vers la penderie où il décrocha sa robe de chambre en la tirant à grands coups.

L'ayant finalement à peu près passée, il se redressa et, nouant le cordon, il dévala l'escalier. Toujours abruti de fatigue, il pénétra dans son bureau à demi éclairé par la lueur d'un lampadaire qui se dressait derrière les grandes baies vitrées et prit le combiné.

— Oui ?

— Monsieur Letendre !

La voix dansait au bout du fil et Letendre reconnut Adrien. Il s'assit, décida de rester dans la pénombre.

— Adrien ? Comment vas-tu ?

— Plutôt bien. Et vous ? Qu'est-ce que vous faites, là ?

Cette remarque, c'était tout Adrien, curieux comme un enfant à qui on pardonne sa curiosité en raison de sa candeur.

— Pas grand-chose. Je suis rentré d'Europe cet après-midi et le décalage horaire me fait l'effet d'un sédatif. Mais toi, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien de particulier, seulement...

— Seulement ?

— En fin d'après-midi, un drôle de type est venu au magasin...

— Un drôle de type ?

Letendre sourit pour lui-même de s'entendre répéter les formules d'Adrien.

— Oui. Mais ce n'est pas vraiment ça, car on en voit de toutes sortes comme vous le savez. C'est que le bonhomme a affiché une annonce sur laquelle il a laissé une adresse. Pas de

numéro de téléphone, seulement une adresse avec la mention « Livres rares à vendre ».

— Rien d'autre ?

— Rien d'autre...

— Et c'est pour ça que tu m'appelles ?

— Comme je vous l'ai dit, c'était un homme vraiment bizarre. Je crois que Sonia en a eu peur.

— Vraiment ?

Adrien avança qu'à son avis, rien à propos de cet homme ne devait être banal, et il s'appliqua à convaincre Letendre de se rendre à l'adresse indiquée.

— C'est à Pointe-Saint-Charles, rue Centre. Letendre ne dit rien. Il jouait avec le contour d'une jolie reliure fauve qui couvrait un ouvrage d'Anatole France, *Le Lys rouge* dans l'édition de 1924 chez Calmann-Lévy, qu'il avait obtenu d'un bouquiniste de Lyon par le biais d'Internet.

Il connaissait Adrien depuis quelques années. S'étant trouvé seul du jour au lendemain, même si sa fille, Christine, qui tenait une librairie de livres anciens rue Bernard, avait alors pris l'habitude de venir l'aider pour tenir la maison, il avait dû apprendre à faire son marché, un apprentissage malaisé pour un homme n'en ayant eu jusqu'alors aucune notion. Heureusement, Adrien avait remarqué ses multiples hésitations devant les différents étals du marché et s'était intéressé à lui. D'une semaine à l'autre, il l'avait assisté dans ses choix, lui prodiguant même quelques conseils de nutrition... La personnalité du jeune Camerounais avait le don de réjouir Letendre et leurs rencontres hebdomadaires dans les allées du supermarché lui étaient devenues indispensables. Bientôt, il l'avait invité chez lui et après quelques mois, Adrien prenait l'habitude de débarquer sans prévenir, avec sa bonne humeur et sa curiosité pointue. Souvent, il lui arrivait de prendre un livre

sur les rayons de bibliothèque qui couvraient les murs de différentes pièces et de s'amuser à *rapper* les poèmes d'Apollinaire ou d'autres écrivains du genre. *Les Fleurs du mal* de Baudelaire l'inspiraient tout particulièrement. Il les trouvait tellement cool que son adaptation de « L'Invitation au voyage » faisait désormais partie du répertoire des Body Parts.

Au bout d'un moment, pendant lequel Adrien respecta son silence, Letendre s'ébroua et demanda :

— À quel numéro ? Rue Centre, je veux dire...

— Au 333.

— Pas d'appartement ?

— Le 7...

— Bon. Je vais y réfléchir.

Puis :

— J'irai probablement demain, on verra bien.

— Et vous allez me dire...

— Tout te dire, Adrien. Je te dirai tout.

Letendre raccrocha, perplexe, le regard absent.

Des silhouettes s'interposaient entre les faisceaux du lampadaire et les grandes fenêtres. Elles projetaient des ombres chinoises sur le mur derrière Letendre, tenté par l'idée de fermer les yeux et de somnoler dans son fauteuil ; mais les chats vinrent le frôler à tour de rôle en miaulant et il décida de passer plutôt à la cuisine.

Sur la table, il trouva un message de M^{me} Tremblay, la femme de ménage qui, pendant son absence, avait veillé sur les chats.

... les chats n'ont plus de nourriture.

«Voilà autre chose», ronchonna Letendre. Il ouvrit la porte du réfrigérateur: pas de lait non plus, ce qui aurait pu faire l'affaire en attendant.

— Décidément...

Il monta prendre une douche. Il allait s'habiller, sortir et, tant qu'à faire, manger à l'extérieur.

Sur sa commode, il trouva des vêtements propres, bien pliés dans le panier à linge. Avec une pensée reconnaissante à M^{me} Tremblay, il les rangea de son mieux dans les tiroirs.

Originaire du Lac-Saint-Jean, M^{me} Tremblay venait chez lui deux fois la semaine. Un peu cuisinière et couturière à ses heures, c'était une femme sans âge au caractère bourru. En dehors de ses sautes d'humeur, lorsqu'elle cessait de morigéner, elle savait manifester des sentiments d'une telle maternité et faisait preuve d'un tel bon sens, que Letendre n'aurait pu s'en passer. Elle était son point fixe, la partie bien ordonnée de sa vie, son repère de discipline.

Dans le miroir embué de la salle de bains – il avait pris une douche presque bouillante –, il vit un homme dans la jeune cinquantaine, aux cheveux drus et au visage bien dessiné. Il s'arrosa la figure et promena sur ses joues le râteau d'une lame à raser sans avoir pris la peine d'y passer préalablement un blaireau savonneux tant la chaleur était intense. C'était une mauvaise habitude. Il aimait les douches fumantes comme un sauna. Mal lui en prenait, car aussitôt le robinet fermé, il grelottait, s'empressait de se couvrir avec des serviettes qu'immanquablement il oubliait ensuite dans la chambre de sorte que, chaque fois, c'était le même manège: il se battait les flancs en maugréant de trouver les porte-serviettes vides. De son côté, M^{me} Tremblay lui reprocherait sa descente de bain toute détrempée qui finirait par causer des moisissures.

Il s'habilla sans recherche mais pour éviter le choc brutal du froid après ses deux semaines sous un climat plus tempéré, il enfila un cardigan de laine, à gros boutons de bois, qu'il eut peine à tasser sous son manteau.

Lorsqu'il sortit, il retrouva l'odeur de l'hiver et, avec satisfaction, il s'emplit de cet air pur et froid qui allait chasser de ses poumons les derniers relents de la pollution parisienne.

Devant chez lui, le parc Saint-Viateur dormait sous une couche de blanc que balayait la lune entre l'ombre opaque des conifères, et les branches dénudées des feuillus tissaient des dessins abstraits aux variantes infinies. Un peu de vie animait la rue, quelques voitures, des gens qui rentraient à pied, une dame qui promenait son chien, un groupe d'enfants qui allait d'une maison à l'autre pour se laisser prendre par la magie du scintillement des lumières et des décorations de Noël.

Il pressait le pas, les coudes contre le corps, les mains dans les poches malgré ses gants de chevreau, car le froid mordait. Ayant renoncé à la dictature de la voiture, il avait l'habitude de se déplacer à pied, un choix de vie, affirmait-il. C'est en marchant que souvent il trouvait une solution à ses problèmes ou des idées pour enjoliver son quotidien : la conduite automobile lui était vite apparue une source de tracas et de stress, et l'acquisition d'un véhicule, l'occasion d'autres soucis et dépenses. Tout de même détenteur d'un permis, qu'il renouvelait chaque année, il ne faisait de l'automobile qu'un usage ponctuel. Ainsi, il lui arrivait d'en louer une pour ses vacances, ou pour des déplacements obligés dans des localités non desservies par le train. Dans son quotidien, peu friand des transports en commun urbains, il se déplaçait presque exclusivement en taxi quand il devait absolument utiliser une voiture.

Rue Bernard, il se dirigea vers *Le Jardin de Toscane* où il vit, de l'extérieur, que sa place usuelle, près de la fenêtre donnant sur

la rue, était libre. C'est qu'il était encore tôt. Une heure plus tard et le restaurant serait bondé.

— Monsieur Letendre !

La voix toute ronde et joviale de Giuseppe l'accueillit dès qu'il franchit la porte. En l'aidant à se débarrasser de son pardessus, le propriétaire avisa l'épais lainage et, gentiment, se moqua :

— Vous devenez frileux, monsieur Letendre ?

— Non, mais je rentre de Paris, et là-bas, je crois que le cuir m'a un peu ramolli. Mais ça ne durera pas...

Une musique de Noël, en sourdine, s'accordait aux feuilles de gui courant sur le manteau d'une cheminée où ronronnait un feu généreux sur lequel le patron veillait personnellement, comme à tout le reste d'ailleurs.

Letendre aimait cet endroit pour son ambiance conviviale. Le sol était dallé de grands carreaux de céramique ; des panneaux de noyer lambrissaient les murs entre les interstices de couleur crème, et on mangeait sur des tables solides à pied de fer, couvertes de nappes épaisses d'un rouge d'église.

Il y avait bien un bar au fond, mais il servait exclusivement de comptoir sur lequel un garçon posait bières, cocktails et bouteilles de vin que les serveuses lui commandaient pour leurs tablées.

Le patron régnait sur les lieux sept jours par semaine et prenait ses vacances en même temps que le personnel lorsque le restaurant fermait en février. C'était un homme expansif, au visage et au regard allègres. Le corps lourd, toujours chaussé de charentaises, il se plaignait à la moindre occasion de ses maux de pieds.

— Alors, qu'est-ce que ce sera ?

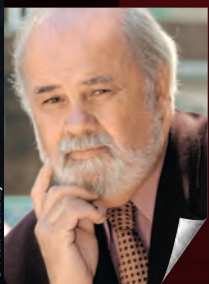
Il aurait pu tout aussi bien demander pâtes ou viande hachée, car les goûts de Letendre, à part les abats qu'il se réservait pour les jours fastes, n'avaient rien d'éclectique.

Comment Paul Letendre, collectionneur de livres anciens, père aimant et compagnon affable quelque peu pantouflard, a-t-il pu se laisser entraîner dans une investigation criminelle au péril de sa vie ?

Dans la neige et le chatolement des fêtes, il se lance sur les traces d'un « homme de rien » assassiné dans des circonstances troublantes, avec l'espoir de récupérer l'édition originale des *Liaisons dangereuses* de Laclos. De son arrondissement bourgeois d'Outremont en passant par un quartier pauvre du sud-ouest de la ville, qui lui rappelle ses cauchemars de jeune homme, et par Prague, « la plus belle ville du monde », il remonte une filière qui va lui réserver plus d'une surprises.

Intuitif mais sans réelle méthode, jamais certain de progresser et toujours à se questionner sur l'à-propos de sa démarche, il demeure fidèle à lui-même, à la fois candide et gauche, et parvient à démêler une enquête qui laissait la police perplexe.

Si son aventure n'a rien d'héroïque, elle a tout de la propulsion des gens ordinaires à briser les digues du quotidien pour s'embarquer dans des aventures plus grandes qu'eux. Et cela donne l'occasion d'un roman qui happe le lecteur comme la plus virevoltante des histoires.



Pierre Caron est journaliste, notaire, avocat et homme de lettres québécois. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages dont le récit de son amitié avec l'écrivain Georges Simenon (*Mon ami Simenon*) et une trilogie historique, *La naissance d'une nation*, qui a obtenu un vif succès dans toute la francophonie. Letendre et l'homme de rien est la première d'une série d'enquêtes menées par Paul Letendre.

ISBN 978-2-924381-08-3



9 782924 381083